

Sébastien Boyer

Le Grand Tout



Sébastien Boyer

Le Grand Tout

Un royaume aux confins du réel

© Sébastien Boyer, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-5536-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,
dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,
dans votre solitude où je rentre en moi-même,
je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime. »

Victor Hugo

« À ceux qui aiment les arbres car sans arbres,
plus de pluies, plus de nids, plus d'oiseaux, ni de poètes. »

Jacques-Marie Rougé

« Avec le monde a commencé une guerre qui doit finir
avec le monde, et pas avant ; celle de l'homme contre la nature,
de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité.
L'histoire n'est pas autre chose que le récit
de cette interminable lutte. »

Jules Michelet

I

EXPLORATION SOLITAIRE

À la fin de la première décennie du XXI^e siècle, citadin incapable de reconnaître un arbre d'un autre, tout en cultivant un certain mépris de la campagne, Paul s'était épris de passion pour une forêt ancienne qui trônait devant sa fenêtre. Cette dernière, encerclée par la ville et les routes, était le vestige d'un vaste ensemble boisé qui avait régné, autrefois, pendant des milliers d'années.

Elle ne ressemblait pas à ces domaines limitrophes des agglomérations, battant au rythme du pouls de celles-ci, rigoureusement entretenus et géométriquement parcellés, fréquentés par des joggers, des familles, des promeneurs et leurs chiens, ni ne donnait l'impression d'être la propriété privée d'un forestier soucieux de la rentabilité de son bien. Elle semblait n'appartenir à personne, abandonnée, livrée à elle-même, présentant un aspect anarchique, spontané et naturel, à cent lieues de toutes lois des humains.

En son sein, une haie de ronces entremêlées d'orties barrait tout accès ; la guerre entre les espèces faisait rage. La végétation allait à tort et à travers, comme folle, en quête du moindre trait de lumière perçant sa voûte dantesque. Des arbres figés dans la mort depuis longtemps restaient debout sans feuilles, d'autres, gisant à terre, croupissaient en paix et de jeunes pousses s'élevaient au hasard des circonstances, des occasions, des espaces et des rayons du soleil qu'ils parvenaient à grappiller de haute lutte.

Cette forêt, méprisée et crainte par les gens de la cité voisine, notre homme l'a étudiée sous toutes les coutures, tels une épouse illégitime, une passion intense, une richesse immense, un amour caché, un jardin secret, un trésor fabuleux.

Lorsqu'il pénétrait dans ses plus lointaines profondeurs en sortant des sentiers battus et des chemins convenus, pour plonger dans sa sylvie primordiale et mythique – image de la forêt vierge et du paradis terrestre, – ronces et branches griffaient ses bras et ses jambes et lui giflaient le visage. Ses pieds s'enfonçaient de façon troublante dans son humus vierge, humide et frais. À chaque pas, elle l'émouvait, le saisissait.

Une de ses obsessions, une drogue, elle était.

Il était en admiration devant les couleurs changeantes de la terre et les troncs des arbres, qui, morts, ressemblaient à des géants fantastiques fracassés par le vent, et vivants, à des dieux rectilignes et silencieux maîtres des temps.

Peu à peu, bercé par cette nature sauvage et généreuse, et entouré de ses bras enivrants et chaleureux, il se sentait enveloppé de sensations de douceur et de paix. Ses paupières finissaient par se fermer. Alors, depuis les cieux, lui parvenaient de façon distincte les cantiques des oiseaux, la complainte du vent dans la canopée et la danse du feuillage délicat.

Ses essences, sa fraîcheur et son souffle l'envoûtaient. Sous la pluie, en pleine canicule, hiver comme été, il pouvait compter sur ses visites.

Quand je pense que lors des jours de mauvais temps en ville, les gens cherchent à s'abriter et se plaignent de la pluie en l'accusant de "temps de chien." Moi, en revanche, je suis en émoi quand il pleut, car je songe à elle. Je sais que la pluie est capitale pour sa beauté, pensait-il.

Au cours de ses pérégrinations, il remarquait que la forêt fourmillait de chênes de tailles multiples et d'époques variées. Deux d'entre eux étaient de vénérables ancêtres. Ils dominaient les autres, de leur circonférence et de leur hauteur vertigineuse. Chaque jour, il venait les saluer. Toutefois, elle était aussi composée de vastes pineraies dont l'odeur de résine si singulière flottait dans l'air et délimitait leurs territoires.

Il avait pris l'habitude de s'asseoir sur le tronc vermoulu de l'un d'entre eux, aux dimensions notables. Les pieds enfoncés dans le tapis d'aiguilles, il grattait le bois putréfié pour voir à l'intérieur les organismes qui y grouillaient, telle une cité vivante.

Il observait les insectes saproxylophages détalier lorsqu'il écartait les écorces des souches.

Il reluquait avec curiosité les chablis, ces arbres déracinés par le vent et les tempêtes, et se glissait dans les mini-cratères occasionnés par les racines arrachées de terre.

Il humait le parfum des pommes de pin et celui du bois en décomposition qui devenait de la charpie et de la boue rouge lorsqu'il le pétrissait entre ses mains.

Ici, la vie et la mort ne faisaient qu'un.

Il contemplait la lente existence des arbres et leur univers immuable. C'était un endroit à l'écart du monde, tels les cimetières, les monastères, les cliniques psychiatriques, les maisons de retraite, là où les arbres soignent les âmes, et où le temps semble suspendu dans un mouvement perpétuel.

Loin du brouhaha de la civilisation, elle le rassurait, elle le calmait, elle le structurait, elle le remettait en ordre à l'intérieur. Il avait le sentiment qu'elle le lavait, le soignait de tout. C'était son église, son sanctuaire, son temple sacré.

Il menait avec elle une aventure amoureuse. Chaque jour était nouveau. Elle lui montrait aussi bien ses secrets que ses attraits, mais aussi, ses souffrances souvent infligées par d'autres hommes. Pour rien au monde, il n'aurait voulu être accompagné de quelqu'un d'autre lors de leurs rencontres. C'était une passion entre elle et lui.

Il arpentait ses moindres interstices sans s'apercevoir des heures qui s'écoulaient. Fourré dans ces halliers, enfourné dans ses froufrous et ses dentelles, il était comme... hors du temps.

Seuls le crépuscule et l'insuffisance de clarté lui rappelaient que le moment était venu de la quitter. À regret, car, en sa compagnie, il était un jeune disciple assidu et fidèle sous l'emprise d'une maîtresse généreuse, patiente et pleine de bonté, mystérieuse et dangereuse, sauvage à souhait.

Elle lui apprenait les choses de la nature, à différencier les essences des arbres et des plantes.

Rapidement, Paul parvint à nommer les espèces : les hêtres, êtres à la verticalité inouïe, aux écorces impeccables, lisses et grises constellées de taches blanchâtres, aux faines en forme de tétraèdres enfermées dans leurs cupules ligneuses hérissées d'épines molles ; les charmes aux colonnes cannelées et sinusoïdales, formant entre eux des charmilles, garnies de chatons pendouillant sous leurs feuilles ovales, pointues et finement dentelées ; les frênes et leurs feuillages divisés en frêles folioles admirablement placées l'une en face de l'autre ; les pins aux houppiers riches et superposés, aux troncs élancés, aux aiguilles chaudes et colorées, aux cônes parfumés et, enfin, les chênes, ses préférés, avec leurs ports royaux, leurs troncs aristocratiques, filant droit vers la lumière, émanation de la force et de la puissance, produisant des glands de

formes ovales par milliers, reconnaissables entre tous. Ils n'avaient plus de secrets pour lui.

Il identifiait aussi tous les hôtes qu'elle abritait : oiseaux, insectes, mammifères, et abandonner cette leçon lui laissait le goût amer de la tristesse et le sentiment d'un bonheur brisé.

Selon les saisons, sa robe changeait. Flamboyante en été, parée d'or et de pourpre en automne, mystérieuse en hiver, éclatante au printemps.

Il était impressionné par son énergie, par sa puissance et par l'ensemble de ses forces obscures : les dryades¹ dansaient-elles autour de lui ?

Des elfes lui chuchotaient-ils au coin de l'oreille des choses secrètes et interdites ?

Des lutins lui jouaient-ils un tour à son détriment ?

Des gnomes le filaient-ils dans l'espoir de tirer un quelconque profit de ses allées et venues incessantes ?

Des fées l'envoûtaient-elles sans qu'il ne le sache ?

Les hamadryades et des nymphes l'appelaient-elles depuis les troncs des arbres ?

Le grand Pan lui réservait-il une de ses apparitions brusques dont il aime tant effrayer les voyageurs imprudents ?

Lorsqu'il était en elle, les légendes les plus lointaines prenaient forme et semblaient devenir réelles.

Son épouse le soupçonna d'avoir une maîtresse ! Elle lui reprochait ces heures interminables passées à l'extérieur, et puis aussi de revenir de ses étreintes ruisselant, les joues teintées de rose, le sourire au coin des lèvres et griffé de toutes parts...

Ce qu'elle supportait le moins c'était l'imprégnation de son odeur sur ses vêtements, et même jusqu'au grain de sa peau.

Plusieurs querelles eurent raison de leur union.

Elle le quitta un soir d'été.

Quand j'y pense, oui, maintenant, je m'en rends compte, cette forêt est ma maîtresse ; nous avons une passion folle, elle m'apporte tant de bonheur, j'ai si peur pour elle, songeait-il.